

de Dijon l'histoire du conclave qui appela au trône Prosper Lambertini, Benoît XIV. Ce qui place le voyage de M. de Brosses bien au-dessus de tout ce qu'on pourra jamais faire sur l'Italie, c'est que l'auteur, en écrivant ces lettres charmantes, n'avait nulle idée qu'elles fussent jamais imprimées.

Prosper Lambertini était un auteur. Ce fut le plus vertueux, le plus éclairé, le plus aimable des papes; né en 1675, il fut élu par hasard, le 17 août 1740. Il avait été longtemps archevêque de Bologne, qui est encore tout rempli du souvenir de ses bons mots et de ses belles actions. Lambertini y est aimé comme jamais souverain ne le fut nulle part. Benoît XIV comprit son siècle, il abandonna avec dignité les prétentions trop ridicules de la cour de Rome; il assoupit les disputes du jansénisme. On donna sous son règne une grande bataille à Velletri, qui fut abîmé.

La religion changea pour ainsi dire à Rome vers l'an 1750. Les théologiens les plus orthodoxes se mirent à soutenir des théories qui, en 1650, les auraient conduits à une prison perpétuelle. L'année dernière, M. le comte Frayssinous, évêque d'Hermopolis, nous a dit, ce me semble, que Titus et Marc-Aurèle ne sont pas damnés. C'est ce que soutenait Voltaire, et la Sorbonne en rugissait de fureur (voir la censure de *Bélisaire*). Charles Rezzonico, Clément XIII, est connu des étrangers plus qu'aucun autre pape. Il doit sa gloire à son tombeau, chef-d'œuvre de Canova. Clément XIII succéda le 6 juillet 1758 à l'immortel Lambertini; il eut de bonnes intentions, sans aucun talent. C'est ce dont ne conviennent pas les jésuites, qui ont pris sa mémoire sous leur protection parce qu'au moment où leur société venait d'être prosaite en Portugal et en France, Clément XIII confirma tous leurs privilèges par la bulle *Apostolicam*; il y fait l'éloge le plus pompeux des services que les bons Pères ont rendus à

l'Église. (Les bulles n'ont pas de titres et sont désignées par le premier mot du texte.)

Laurent Ganganelli, qui prit le nom de Clément XIV, succéda en 1769 à Clément XIII; c'était un moine d'une naissance obscure. Il fit preuve de talents et de fermeté; jamais il ne douta qu'en détruisant les jésuites il ne se dévouât à une mort certaine, et cependant le 21 juillet 1773 il donna le bref célèbre qui supprime cet ordre.

Bientôt le poison le rendit imbécile. Cet homme si sage, placé à une fenêtre de son palais de Monte-Cavallo avec un petit miroir, s'amusait à éblouir les passants par la réverbération du soleil; il acheva de mourir le 22 septembre 1774.

J'augure bien des destinées du genre humain, parce que dans tous les siècles il s'est trouvé des souverains voulant le bien de bonne foi; par exemple, Ganganelli et Joseph II. Jusqu'ici ces honnêtes gens ne savaient comment s'y prendre. Quel est l'homme assez borné aujourd'hui pour ne pas voir que la liberté de la presse et les deux chambres empêchent qu'un sot, tel que le prince de la Paix, ne soit ministre, et assurent un gouvernement raisonnable et qui possède en lui-même les moyens de se perfectionner? Tous les cinq ou six règnes un pays a un Ganganelli ou un Joseph II.

C'est Clément XIV qui a fondé le musée Pio-Clémentin, d'après les conseils de M. Visconti.

Ange Braschi, le plus beau des cardinaux, succéda le 15 février 1775 au philosophe Ganganelli. Joseph II, empereur d'Autriche, supprimait des couvents et jetait les bases de cette politique sage, raisonnable, inflexible, que la cour de Vienne suit encore aujourd'hui envers Rome. Pie VI, se trompant de siècle, crut à propos d'aller à Vienne (1781); Joseph II le reçut avec toutes sortes de respects et ne lui accorda rien. De retour dans ses États, Pie VI fit exécuter des travaux magnifi-

ques dans les marais Pontins; il réussit à opérer de grands dessèchements; mais, comme il n'avait pas la plus petite idée d'économie politique, il forma, du terrain arraché aux eaux, une seule propriété indivisible. Il eût fallu le distribuer par petites portions aux cultivateurs qui auraient voulu s'y établir. Pie VI donna à son neveu, le duc Braschi, ces vastes terrains qui sont demeurés presque aussi déserts et aussi malsains qu'auparavant. Le duc Braschi, qui faisait bâtir un beau palais sur la place Navone, obtint divers monopoles sur le commerce des grains. La misère des pauvres et la ruine de l'agriculture en furent augmentées.

Pie VI avait toutes les prétentions. Il aimait à s'entendre dire qu'il était le plus bel homme de ses États. Comme il avançait en âge, on se mit à lui dire qu'il était savant, et il entreprit un travail sur les évêchés d'Allemagne. Il eut la fantaisie de cacher cette nouvelle occupation à ses ministres, et choisit, pour écrire sous sa dictée et faire les recherches nécessaires, un jeune monsignor (Annibale della Genga) auquel il assignait des rendez-vous avec le plus grand mystère. Monsignor Consalvi, alors fort jeune aussi, fut chargé par son oncle, le cardinal C., d'épier le favori du pape. Pie VI put croire que son jeune serviteur n'avait pas gardé le secret, et l'éloigna de lui; puis, au bout d'un an, l'extrême douleur que Pie VI lisait dans les yeux de ce beau jeune homme amena une explication dans laquelle monsignor Annibale della Genga se justifia facilement. Il rentra en faveur. On voulut le perdre en prétendant qu'il faisait la cour à madame P. Le pape, un jour que monsignor della Genga assistait à son dîner, dit : « Voilà des perdreaux qui ont l'air fort délicats, qu'on les porte de ma part à madame P. » Cette marque de faveur réduisit au silence les courtisans qui avaient calomnié le futur Léon XII.

Pie VI, homme assez commun dans la prospérité, possédait

ce courage passif qui fait l'admiration du vulgaire. Il fut grand dans l'adversité, et vint mourir à Valence en Dauphiné au milieu des marques de respect de tous les honnêtes gens. Les paysans se précipitaient sur ses pas et l'adoraient comme le représentant de Jésus-Christ.

Je n'ose raconter certaines anecdotes que tout le monde répète à Rome. La postérité arrive vite en ce pays, car, en général, un pape n'aime guère son prédécesseur. Feu M. le chevalier Italinsky était bien plaisant quand il racontait les anecdotes relatives à madame la princesse Santa-Croce et à M. le cardinal de Bernis. J'ai encore rencontré chez M. Torlonia cette princesse Giustiniani, autrefois si belle. Elle n'était point attristée par la ruine de sa famille, et contait avec une naïveté rare les aventures de sa jeunesse.

Le père Chiaramonti était un bon moine natif de Césène comme Pie VI, fort régulier et point galant. Ce n'est pas par ce dernier côté que brillait le plus la duchesse Braschi, nièce du pape. Elle eut la fantaisie de prendre le père Chiaramonti pour confesseur; bientôt elle força le pape à le faire évêque.

Pie VI aimait beaucoup à caresser le fils de sa nièce, jeune enfant d'un an ou deux. Un jour, la jeune duchesse, portant son fils dans ses bras, se trouvait chez le pape lorsqu'on annonça monsignor Chiaramonti. Pie VI fronça le sourcil; l'humble moine s'avance; tout à coup l'enfant se met à jouer avec une calotte rouge, et la place comme par hasard sur la tête de l'évêque, qui s'était incliné pour baiser la mule du pape. « Ah! je vois où l'on en veut venir, dit le pape en colère; eh bien! qu'il n'en soit plus question; monsignor Chiaramonti, sortez de ma présence, et je vous fais cardinal. »

En 1800, après la mort de Pie VI, les cardinaux étaient assemblés en conclave à Venise, dans le couvent de Saint-Georges. Deux rivaux puissants, les cardinaux Mattei et A***, se

partageaient les suffrages. Un jour ils se rencontrèrent dans le jardin du couvent de Saint-Georges. Quoique ennemis, ils se parlaient avec une certaine politesse, quand ils virent paraître au bout de l'allée le bon cardinal Chiaramonti, qui disait son bréviaire. Mattei dit tout à coup à A*** : « Ni vous ni moi ne serons papes. Vous ne l'emporterez jamais sur moi, ni moi sur vous. Faisons pape ce bon moine, qui plaît à Bonaparte et qui pourra nous regagner la France. — A la bonne heure, répondit A***; mais il n'a aucun usage des affaires; il faudrait qu'il prît pour ministre ce jeune Consalvi, secrétaire du conclave, *giovine svelto*. » On fit parler au cardinal Chiaramonti, qui promit de donner sa confiance à monsignor Consalvi, et le lendemain il fut adoré.

Tout le monde connaît l'admirable fermeté que déploya Pie VII pendant sa prison à Fontainebleau¹. Il avait beaucoup de goût pour les arts. C'est ce que, dans un homme de la même portée d'esprit et de la même profession, l'on ne trouvera jamais hors de l'Italie. Le cardinal Malvasia disait devant moi que Pie VII avait un cœur de bronze pour tous ceux qu'il n'aimait pas : « *Un cuore con tanto di pelo*, » disait Malvasia avec un geste expressif. On ne me conseille pas de raconter l'anecdote qui motivait ce jugement.

En 1817, on reprochait beaucoup à Pie VII de permettre que l'on vendît dans les rues de Rome son portrait avec les emblèmes que les graveurs placent autour des portraits des saints.

Je ne puis expliquer comment Pie VII était d'un certain parti dans l'Église, et détestait le parti contraire. Dans sa jeunesse, il avait été libéral : voir la fameuse lettre pastorale *del cittadino cardinale Chiaramonti, vescovo d'Imola*. Cette pastorale lui valut un éloge de Bonaparte et la tiare.

¹ Voir les Mémoires de M. le duc de Rovigo.

Je ne puis raconter certaines anecdotes sur Pie VII et Léon XII. Le *Times* de 1824 a donné la vie privée de Léon XII et l'histoire de l'étrange maladresse qui marqua son séjour à Paris. (J'ajouterai avec plaisir que Pie VIII est adoré à Rome après un règne qui compte à peine une durée de trois mois. Anecdote des *Cancelli* brûlés.)

15 novembre 1828. — Ce soir, en rentrant à la maison, nous nous sommes mis à philosopher sur notre position dans la société à Rome.

Nous avons le bonheur d'être reçus dans plusieurs familles romaines sur le pied d'amis intimes. C'est une marque de confiance que, depuis quinze mois que nous sommes ici, nous n'avons vu accorder à aucun étranger. La finesse romaine a reconnu, je crois, que nous sommes véritablement de bons gens ; *senza nessun secondo fine*.

Il y a un personnage du charmant opéra buffa *I pretendenti delusi* qui arrive à Vicence, ville célèbre par la curiosité de ses habitants. Tout le monde l'entoure pour lui demander d'où il vient, à quoi il répond :

Vengo adesso di Cosmopoli.
(Vous voyez en moi un véritable cosmopolite.)

Voilà, ce me semble, la véritable raison des bontés que l'on a pour nous. Nous sommes bien loin du patriotisme exclusif des Anglais; le monde se divise, à nos yeux, en deux moitiés à la vérité fort inégales : les sots et les fripons d'un côté, et de l'autre les êtres privilégiés auxquels le hasard a donné une âme noble et un peu d'esprit. Nous nous sentons les compatriotes de ces gens-ci, qu'ils soient nés à Velletri ou à Saint-Omer.

Les Italiens, malheureusement pour eux et pour le monde, commencent à perdre leur caractère national. Ils ont beaucoup de respect pour ce je ne sais quoi que l'on trouve dans les *Lettres persanes*, dans *Candide*, dans les opuscules de Courier, et presque jamais dans les ouvrages de ce qui n'est pas né en France. Ils sont fatigués par l'esprit qu'un étranger porte, sans s'en douter, dans la conversation; s'ils ne lui répondent pas sur le même ton, ils ont peur d'être méprisés.

Ces gens-ci sont fins, et pénètrent toutes les apparences; à la vérité il leur faut du temps, mais on ne peut en tirer avantage, car ils ne se livrent qu'après avoir parfaitement éclairci ce qui leur porte ombrage. Ce qui fait le *piquant* des amitiés françaises serait pour eux un supplice.

C'est comme en amour: l'esprit d'une jolie Française s'attache à ce qui semble la fuir; une Romaine n'arrête ses rêveries sur un homme qu'autant qu'elle est sûre qu'il lui est entièrement dévoué. La feinte en ce genre lui semble de la dernière malhonnêteté. Nous avons vu plusieurs fois de très-jolis hommes, aimables et de bonnes manières, être entièrement démonétisés dans la société romaine, parce qu'on pouvait leur reprocher d'avoir feint de la passion pour qui ne leur inspirait qu'un goût passager. Ces gens-là font la cour aux belles étrangères et les sacrifient, comme nous l'avons vu pour lady M***, à la première Romaine, même d'un assez médiocre mérite, qui veut bien les faire entrer dans la société. Les amours ici durent plusieurs années. Avant l'éducation française donnée aux femmes dans les collèges à la Campan, établis à Aversa, à Vérone et à Milan, l'Italie était le pays de la constance.

Frédéric remarque qu'après des dames romaines on ne trouve pas ces petites glaces à rompre entre amis intimes, au commencement de chaque visite, qui existent souvent parmi nous. C'est l'effet de la *bonhomie italienne*, mot étrange à

Paris! Les Italiens ne mettent de finesse qu'aux affaires importantes. M. le cardinal Consalvi, ce fameux diplomate, poussait la franchise jusqu'à la naïveté la plus aimable; il ne mentait que juste quand il le fallait. La finesse d'un diplomate français ne se repose jamais.

La petite glace à rompre a lieu en France pendant le moment où l'on règle le degré d'intimité qu'il y aura *ce jour-là*.

Il nous semble qu'on ne dit jamais à Rome: « Madame une telle a été parfaite pour moi aujourd'hui; » hors les orages des passions, on est toujours de même pendant dix ans, jusqu'à ce qu'on se brouille.

— Et voilà justement pourquoi, s'écrie Paul qui nous écoutait, la société romaine m'ennuierait bientôt. Ces petites nuances de tous les jours, à modifier ou à vaincre, font l'amusement et l'occupation de l'intimité.

— Les Romains, reprend Frédéric, portent trop de passion et de laisser-aller dans leurs relations, même avec leurs simples amis, pour aimer à s'occuper de ces nuances. Ils ne les voient pas même; de là l'impossibilité pour eux d'atteindre à cette sorte d'esprit qui tire parti de l'à-propos.

L'obligation de faire attention chaque jour à une nuance différente dans les relations sociales constitue proprement ce qu'on appelle à Rome *una seccatura*. Le mot *seccatore* semble le fondement de la langue, comme le *goddam* de Figaro, tant on l'entend répéter souvent et toujours avec un accent marqué. Il exprime un degré d'ennui assez rare en France, c'est celui que donne un sot à une âme passionnée qu'il arrache violemment de sa rêverie pour l'occuper de quelque chose qui n'en vaut pas la peine.

Nous voici arrivés à la disposition d'âme qui rend la logique romaine si belle et si lumineuse; jamais dans les raisonnements l'on ne voit ici de distraction pour courir après quel-

que pointe ou allusion piquante. Les passions sont profondes et constantes, et il s'agit avant tout de ne pas se tromper.

Nous sommes souvent occupés à faire des budgets pour nos amis d'Italie qui veulent venir passer une année à Paris.

Nous ne dissimulons rien par vanité nationale. Rien de plus difficile pour une Romaine belle et *simple dans ses manières*, comme elles le sont presque toutes, que d'être reçue un peu bien dans une maison de Paris. Cette simplicité de manières dont je veux parler, ces mouvements brusques, ces réponses données avec la physionomie plutôt qu'avec des paroles, surtout si tout cela se trouve réuni à une grande beauté, passeront à Paris pour se rapprocher infiniment du ton qu'il ne faut pas avoir. Les gestes d'une Romaine sont également simples et également vifs, qu'elle se trouve au spectacle en évidence, sur le devant d'une loge fort éclairée, ou au fond d'un salon dont toutes les persiennes sont fermées. A Rome tout le monde connaît tout le monde, à quoi bon se gêner? D'ailleurs toute gêne est insupportable à ces âmes toujours profondément occupées de quelque chose; d'un rien peut-être.

Cette disposition difficile et presque hostile de la partie féminine de la société de Paris envers une belle étrangère nous donnera, j'espère, l'occasion d'être utiles à nos amis de Rome quand ils viendront en France.

M. l'abbé del Greco arrive de Majorque; il nous contait ce soir que, le jeudi saint de chaque année, on suspend au coin de la rue, près de l'église principale de chaque ville ou bourg, un mannequin de parchemin rempli de paille. Ce mannequin, de grandeur naturelle, représente Judas.

Le jeudi saint, les prêtres, dans les églises, ne manquent pas de prêcher contre ce traître qui vendit le Sauveur, et, au sortir du sermon, chacun, homme ou enfant, donne un coup de poignard à l'infâme Judas en l'accablant d'imprécations. Leur

colère est si vive, qu'ils en ont les larmes aux yeux. Le lendemain, vendredi, on décroche Judas, on le traîne dans la boue jusque devant l'église; le prêtre explique aux fidèles que Judas fut un traître, un franc-maçon, un libéral; le sermon finit au milieu des sanglots de l'assistance, et là, sur cette figure souillée de fange, le peuple jure haine éternelle aux traîtres, aux francs-maçons et aux libéraux; après quoi Judas est jeté dans un grand feu.

20 novembre 1828. — Je vais me déshonorer et acquérir la réputation de *méchant*. Qu'importe? Le courage est de tous les états, il y en a davantage à braver les journaux qui disposent de l'opinion qu'à s'exposer aux condamnations des tribunaux.

Montaigne, le spirituel, le curieux Montaigne, voyageait en Italie pour se guérir et se distraire, vers 1580. Quelquefois, le soir, il écrivait ce qu'il avait remarqué de singulier, il se servait indifféremment du français ou de l'italien, comme un homme dont la paresse est à peine dominée par le désir d'écrire, et qui a besoin, pour s'y déterminer, du petit plaisir que donne la difficulté vaincue lorsqu'on se sert d'une langue étrangère.

En 1580, quand Montaigne passait à Florence, il y avait seulement dix-sept ans que Michel-Ange était mort; tout retentissait encore du bruit de ses ouvrages. Les fresques divines d'André del Sarto, de Raphaël et du Corrège étaient dans toute leur fraîcheur. Eh bien, Montaigne, cet homme de tant d'esprit, si curieux, si désoccupé, n'en dit pas un mot. La passion de tout un peuple pour les chefs-d'œuvre des arts l'a sans doute porté à les regarder, car son génie consiste à deviner et à étudier attentivement les dispositions des peuples; mais les fresques du Corrège, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, de Raphaël, ne lui ont fait aucun plaisir.